VICARIAT DU MACKENZIE

Jusqu'aux limites de l'invraisemblable

Si je n'écoutais que la modestie religieuse, je me refuserais à publier quoi que ce soit. Les lecteurs peuvent s'imaginer que nous avons déjà un pied dans le ciel..., et oublier que nous avons grandement besoin de prières.

D'autre part, va-t-on me croire facilement quand je dirai, par exemple, qu'il s'agit quelquefois de camper sur la glace aux prises avec la tempête et 50 degrés sous zéro, sans geler à mort ? Quand je dirai que l'on parcourt à la raquette, en un seul jour, une distance de 70 km. et même plus, si le chemin est déjà battu ?... Quand je dirai que l'on peut s'habituer à la vermine et dormir à peu près en paix malgré les assauts répétés d'une centaine de « grenadiers » ?...

Je néglige certaines autres petites misères qu'il faut avoir vues et vécues soi-même pour comprendre jusqu'où peut aller la résistance humaine.

Ce qui paraît extraordinaire en pays civilisé est pour nous très ordinaire, presque du pain quotidien. Le tout est de s'acclimater. Aller dire en Belgique que j'étais malade, mutilé ?... Je me porte très bien, au contraire, et, grâce à Dieu, je n'ai pas encore eu à me séparer d'une partie quelconque de mon individu..., pas même d'une partie de mon nez, qui, pourtant, y gagnerait en élégance.

Et le moral est excellent malgré tout ! Excellent : 40 degrés au-dessus de zéro quand le froid est à 40 degrés en dessous..., et 50 degrés au-dessus quand le thermomètre est à 50 degrés en dessous.

Oh ! certes, je dois bien l'avouer, il est des jours (ne vous en scandalisez pas) où le froid, la solitude, la faim (quoique plus rarement) nous pèsent, nous accablent. Il est des heures où l'assaut des souvenirs qui remontent

du passé avec lequel on brisa en un jour d'intense émotion, mais aussi de joie conquérante, se fait plus violent, plus tentateur... Oh ! la bonne petite vie facile que naguère il parut tout simple de sacrifier pour suivre l'appel de Dieu et des âmes sur les champs arides de l'apostolat !... Mais ce ne sont là que tentations passagères du « vieux gris » (le diable), que l'on a tôt fait de renvoyer dans son antre. *Retro, satana !*

Non, croyez-moi bien, je ne regrette rien du passé. Plus que jamais je suis heureux et fier de mon titre d'Oblat, missionnaire des pauvres. Jusqu'ici, j'ai « tenu » : avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, je tiendrai jusqu'au bout. Que ne suis-je plus digne des faveurs et des consolations que le Roi du ciel sème à profusion sur ma route !

Encore quelques mots d'introduction..., et je pars rapidement, car l'avion postal est annoncé.

Défiez-vous de ces sinistres gouffres !

Il est certains endroits des rivières et des lacs (aux embouchures des rivières) qui, par suite de la violence du courant, résistent à des températures de 50 et 60 degrés sous zéro et ne gèlent pour ainsi dire jamais. Ces « mares » se désignent ici sous le nom d' « eau ouverte », en anglais, open-water. Par les grands froids, il s'en dégage des vapeurs noirâtres, très visibles par temps clair, à 100 kilomètres de distance et même davantage. C'est comme la fumée d'un immense incendie de forêt. Défiez-vous de ces sinistres gouffres !

En vertu du même principe, dès que la température descend plus bas que 40 degrés sous zéro, l'haleine et la chaleur animale, qui se dégagent de nos personnes et de nos chiens, forment un amas de vapeurs que le froid condense bientôt et réduit en frimas, tandis que de nouvelles vapeurs se dégagent et subissent le même sort... Si bien que lorsqu'un attelage de chiens nous précède de quelque 20 mètres, en terrain découvert, on

n'en peut rien voir : on le devine dans le nuage qui court sur la piste. Ceci dit, allons-y pour quelques pages, puisqu'il le faut !

Où donc est ma maison ?...

Il y a deux ans et demi, à Franklin, sud-ouest du Grand Lac de l'Ours. Après les fêtes de Noël, la plupart des Indiens ont regagné leur camp dans la forêt.

Le jour de l'an, une bonne grippe m'échoit comme étrennes. Pour comble, la tempête de neige (poudrerie) fait rage, s'engouffre par toutes les fissures dans ma petite hutte-chapelle... et dépose sur les « murs » intérieurs une épaisse couche de givre que la chaleur de mon fourneau, pourtant tout rouge, ne parvient pas à entamer. En dépit de tous mes efforts, je ne réussis pas à me réchauffer moi-même.

La grippe, un froid de loup..., c'est déjà quelque chose. Et pourtant, *omne trinum perfectum,* plus que tout le reste, c'est la solitude qui me pèse. Une telle solitude..., en ce jour de l'an, si plein de souvenirs !

A cent mètres de chez moi, habite un traiteur blanc (protestant) qui, un peu avant Noël, s'est affreusement brûlé l'avant-bras. Chaque soir, je vais le soigner, désinfecter la plaie et renouveler les pansements. Aujourd'hui, oserai-je sortir ?...

Vers cinq heures, je n'y tiens plus. En route ! Avec un bon vent en poupe, c'est l'affaire d'une minute. La joie de mon « client » est d'autant plus grande qu'il ne m'attendait guère par cette bourrasque, et que, lui aussi, avait le marasme de se trouver seul. Quelle bonne causette, tandis que je remplis mes fonctions d'infirmier !... Puis, comme sa maison est plus chaude que la mienne, il m'invite avec insistance à partager ses couvertures pour la nuit.

Volontiers j'accepte. Mais j'y songe... En sortant tout à l'heure de chez moi, j'ai oublié d'éteindre ma chandelle..., et mon chandelier est un vulgaire morceau

de bois. Si je ne rentre pas immédiatement, tout va flamber ! Sans hésiter, je repars...

Comme un géant formidable, le vent me saisit et me précipite dans la neige. Je parviens néanmoins à me relever, et j'essaie d'avancer tant bien que mal en m'aidant de mes mains autant que de mes pieds... Mais où donc est ma maison ?... Je rampe à gauche et à droite... Rien... Je dois être pourtant bien près... Peu à peu, je m'énerve, m'inquiète, n'osant m'aventurer trop loin de crainte de m'égarer davantage.

Blotti dans la neige, je tâche de calmer mes nerfs, de m'orienter... « Mon Dieu, aidez-moi !... Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, venez à mon secours ! »

Si je criais ?... Si j'appelais ?... Peine inutile : la rage du vent étouffera ma voix, personne n'entendra, personne ne répondra !... Je sens mes forces diminuer, je ne lutte plus que faiblement contre l'angoisse qui m'étreint et le froid qui m'engourdit... Encore un petit effort !... Quelques enjambées suprêmes..., et je me trouve soudain à côté d'un de mes chiens, couché dans la neige, à deux pas de ma porte... Je suis sauvé... Mon Dieu, merci !

Noël au grand Lac de l'Ours.

Un an s'écoule. Nous voici en décembre 1931. Départ de Norman, poste central de Mission auquel je suis rattaché. Norman, où s'est introduit, depuis peu, un semblant de civilisation moderne : on y retrouve T. S. F., service de poste aérienne (six courriers par an), détachement de police... et un grain de confort. Là, au moins, on ne risque plus guère de souffrir de la faim, et, quels que soient les caprices du thermomètre, on a un « chez soi » suffisamment chaud pour les dédaigner.

Par-dessus tout, il y a, à Norman, pour retremper les énergies et remonter les cœurs défaillants, une petite chapelle, un tabernacle, où Jésus demeure et donne audience à toute heure du jour et de la nuit.

J'arrivais à Franklin le mercredi 23 décembre. Le

lendemain, veille de Noël, j'entendis les confessions. Mais voici qu'un peu avant minuit trois Indiens arrivent de Mac Vicar Arm, poste situé à 150 km. environ à l'est de Franklin. L'un d'eux m'annonce que sa mère, gravement malade, était quasi mourante à son départ du camp, et qu'elle désirait vivement me voir.

— De plus, ajoute-t-il, l'enfant qu'elle a mis au monde, il y a quelques jours, est bien mal, lui aussi. Il vivra difficilement.

On le voit : c'était un cas urgent. — J'irai, répondis-je. J'irai au plus tôt. Attends-moi après la messe de minuit : j'aurai à te parler. Quelques confessions encore... Et puis minuit !... Minuit, heure solennelle... Oui, solennelle, même et surtout ici. Ah ! Noël parmi les Indiens, et dans la pauvreté ! Pour moi, voyez-vous, le Noël le plus débordant de poésie et de ferveur est celui que je célèbre dans mon abri du Grand Lac de l'Ours : pauvre cabane, autre Bethléem ! Une table, sur laquelle j'ai fixé ma chapelle portative, devient l'autel du sacrifice. Dans un coin, une caisse, entourée de papier gris simulant des rochers, représente l'étable où, dans une crèche minuscule, repose l'Enfant Jésus entouré de la sainte Vierge et de saint Joseph. Ni bergers, ni moutons, ni bœuf, ni âne..., mais ne sommes-nous pas là une bonne centaine pour tenir lieu de tout ?

Mes « paroissiens », mes bons Indiens, sont des gens frustes et simples comme ceux qui suivaient Jésus, et comme étaient sans doute les bergers de Bethléem. Ils ont bien dû se presser un peu pour trouver place, mais peu importe, tous sont rayonnants. Pensez donc ! Plusieurs parmi eux ont franchi plus de deux cents kilomètres pour assister à la fête !

Quel entrain pour les chants ! Ils y vont de toute la force de leur voix... « Il est né le divin Enfant » (en langue indienne), *Kyrie...*, *Gloria...* Durant l'allocution que je leur adresse, comme ils écoutent avec une religieuse attention ! Crèche, autel, sainte Table : Amour qui s'humilie, se sacrifie, se donne.

Et la messe continue, au sein de la ferveur. A la voix

de son prêtre, Jésus, une fois de plus, est descendu sur l'autel et s'est donné en nourriture à ses enfants... « O Jésus, bénissez votre missionnaire et ses chers enfants des bois. Par delà montagnes et vallées, par delà les mers, bénissez tous ceux que j'aime ! »

Deux moribonds... à 150 kilomètres !

Après la messe de minuit :

— Ton camp est loin, Tipi ? (Pierre).

— Oui, deux nuits. (Trois jours de marche).

— Peut-on s'y rendre en une nuit ?

— Duyé (difficile).

— Duyé, disent en chœur quelques Indiens.

— Difficile, mais peut-être pas impossible ! D'ailleurs, le temps presse. Sois prêt dès ce soir. Nous partirons dans la nuit.

En effet, la nuit suivante, à minuit, je commençais le saint Sacrifice. Déjeuner, derniers préparatifs, puis le signal traditionnel : « Marche ! »

Nos chiens sont en bonne forme, ce qui nous permet, de temps à autre, de prendre place sur le traîneau. Oh ! pas pour longtemps, car les provisions de chaleur sont vite épuisées. Il faut courir pour en faire de nouvelles.

Vers midi, un court arrêt. On fait le thé, on casse la croûte..., puis, de nouveau, en avant !

A neuf heures du soir, au pied des Montagnes d'Ours, à plus de 80 km. de Fraklin, notre point de départ ; on s'arrête enfin pour le campement de la nuit.

Le repos n'est pas long. Le lendemain, dimanche 27 décembre, à deux heures du matin, nous étions debout et reprenions notre course. Que les premiers kilomètres furent durs à couvrir ! Qu'il fallut du temps pour se dérouiller les jambes et les réhabituer à la manœuvre !... Enfin, de nouveau, nous filons bon train..., nous filons si bien qu'à huit heures du soir nous arrivions au camp !... Nous avions gagné presque un jour.

Grâce à Dieu, les malades sont toujours en vie. Joie

de tous à la vue du Père ! Joie de la moribonde surtout. Elle gît là, dans un coin d'une misérable tente : son visage squelettique émerge d'un fatras de haillons sordides. Tout à côté d'elle, son enfant, une petite fille de quelques jours..., qui n'a même pas la force de pleurer comme on sait le faire à son âge. Deux belles âmes qui n'attendent plus que leur passeport pour le ciel.

...Je t'absous... : confession, extrême-onction.

... Rose-Thérèse ; je te baptise...

Et le lendemain, 28 décembre, de grand matin, la pauvre tente des Indiens se mue en oratoire pour la célébration de l'adorable sacrifice. Sur un traîneau renversé est installée ma petite chapelle de voyage, tout à côté de la mourante..., qui n'a plus qu'un désir : recevoir une fois encore son Dieu sur la terre, pour mieux le posséder et le contempler dans le ciel.

Je profitai de la journée pour visiter le camp, qui abrite une quinzaine d'Indiens. J'entends les confessions, confère un second baptême, et procède à la bénédiction des tombes, toutes proches du camp. Mon passage ici ressemble à une conquête, puisque je suis le premier prêtre qui ait jamais visité ce coin perdu de la forêt nordique.

Le mardi 29, à une heure du matin, réveil du camp. Messe et communion générale ; dernières recommandations du Père à ses enfants, suprême bénédiction à ceux qui souffrent..., avec une prière, celle du bon larron : « Prie pour moi, quand tu seras en paradis ! »

C'est allégrement et en chantant intérieurement un *Te Deum* d'actions de grâces que je chaussai mes raquettes pour le chemin du retour.

Une nuit en cours de route... Le lendemain, mercredi 30 décembre..., deux petits poissons blancs étaient tout ce qui nous restait en fait de vivres. Le soir, bien tard, nous étions de retour à Franklin.

J'étais rendu, affamé, mais, vous le devinez, heureux aussi !... Comme les Indiens me l'apprendront dans la suite, deux jours après mon départ du camp, la pauvre

femme qui m'avait valu ce voyage rendait sa belle âme au bon Dieu, et, un mois plus tard, sa petite Rose-Thérèse allait la rejoindre au paradis.

Je passai un mois encore parmi mes chères ouailles de Franklin. Fin janvier 1932, je rentrais à Norman, juste à temps pour jouir de la visite du Père MICHEL, qui, seul Père à Good Hope, s'en était venu en traîne à chiens distraire parmi nous sa sollicitude en distrayant la nôtre..., et chercher une absolution. Il le disait jovialement :

— J'apporte six jours de marche forcée, six jours d'examen de conscience, six jours de contrition et de bon propos ! Si, après cela, je reçois l'absolution, je crois que je ne l'aurai pas volée !

Un loup !... Quarante bouches à nourrir !

Quelques jours après le départ du Père MICHEL, des Indiens venus du Lac de l'Ours (Franklin) m'annoncent qu'un loup... est entré dans ma bergerie, un loup... à deux pattes qui se croit tout permis avec des sauvages.

— Ah ! le loup a osé !... Eh bien, c'est à moi qu'il aura affaire ! En route pour Franklin !... sans retard... Sus au loup !

Je ne vais pas vous détailler ce que fut mon séjour de quatre mois là-bas, seul au milieu de mes Indiens. En dehors des exercices du saint ministère, j'ai vécu la vie des Indiens. Résumé : visite des filets tendus sous la glace à 7 km. au large du camp, bûchage et charriage du bois de chauffage (mes excuses pour tous ces ages !), chasse, etc..., etc...

— Mais... et le loup ? me direz-vous.

Le loup ?... Il n'a pas tardé à s'apprivoiser. Pour peu, il se serait fait brebis. Mais, trouvant sans doute le climat de Franklin peu de son goût, il partit pour des cieux plus cléments.

A mes moutons maintenant ! Mars et avril se passèrent normalement. Tout allait vraiment bien. Hélas, dès les premiers jours de mai, le poisson se met à déserter.

Du coup, la famine est à nos portes. Retourner à Norman ?... Il n'y a pas à y songer. Par la rivière, c'est impossible avant juin à cause des glaces qui l'encombrent ; par le bois, impossible aussi, faute de neige pour le traîneau.

A la garde de Dieu ! Quarante bouches à nourrir..., plus les chiens. Les hommes valides se décident à partir pour la chasse. Mais que deviendront leurs femmes et leurs enfants ? Car il faut savoir qu'ils seront absents plusieurs semaines. Et voici pourquoi : à cette époque de l'année, la fonte des neiges a rendu difficile l'accès du bois et a recouvert d'eau la glace des lacs ; conclusion : la chasse est rendue excessivement pénible. Le chef vint me trouver et me tint ce petit discours : — Père, tu le vois, nous devons partir. Mais pendant notre absence, nos femmes et nos enfants vont se trouver dans la misère la plus noire. Qui les nourrira ?... Nous avons pensé à toi. Les canards ne sont pas loin : nos femmes te feront les cartouches, et tu tueras les canards ! Rien de plus simple, comme vous voyez !

— C'est bien mon ami. Partez. Je ferai mon possible.

Feu ! sur les canards... Petit Franck est un gourmet.

Pendant trois semaines, je passai toutes mes nuits à l'affût au bord d'une mare que j'avais repérée dans la forêt à quelques kilomètres de la Mission. Et les canards arrivaient... Pan ! Pan ! Pan !... Je fus assez heureux pour rapporter chaque matin dix, quinze et parfois vingt volatiles d'un poids respectable. Mais à midi, rien ne restait, que le duvet. Il fallait repartir.

Simple épisode. Jugez du goût raffiné de nos Indiens. Ce jour-là, Franck, petit boy d'une douzaine d'années, m'accompagnait. Arrivés sur le théâtre des opérations, nous commençons par dresser le bûcher, puis, l'œil au guet, l'oreille tendue, dans le plus grand silence, j'attends stoïque, l'arme au poing. Une heure se passe. Rien encore. Tout à coup, mon petit gars tressaille. — Là, Père, là !... Ils viennent vers nous.

Une double décharge ! Deux oiseaux dégringolent... Parfait ! Le compte y est : Un pour chacun. Ils ne sont pas encore ramassés que déjà le bûcher flambe... Le temps de plumer les victimes, de les vider, de les embrocher..., et nous voilà les dégustant du meilleur appétit.

Mais Franck, en bon Indien, ne veut rien perdre. Au bout d'une baguette fourchue, il ajuste les... entrailles de son canard, les passe légèrement à la flamme, et puis... houp là ! Avec une adresse innée, il vous enfile le tout en un rien de temps..., comme s'il s'agissait du macaroni le plus succulent.

Bien entendu, je cédai très volontiers à l'enfant ma part de dessert, et, tout heureux, il réédita son geste avec le même brio... Et de dire, en se pourléchant les babines : « Lèkon ! » C'est bon !...

Quelques Indiens, heureusement, nous revinrent avec des rats musqués et des castors : ces derniers sont presque aussi appétissants que les rats, quand ils ne sont pas trop gras. On fit flèche de tout bois, et le cap de la famine fut doublé. Dans les premiers jours de juin, s'opérait la débâcle des glaces sur la Rivière de l'Ours. Quelques-uns de nos hommes en profitèrent pour partir en traîneau jusqu'à l'embouchure du cours d'eau (7 à 8 km.), et de là gagner Norman en canot, afin de ramener des vivres.

Mais, par ailleurs, d'autres Indiens nous arrivèrent tous les jours, et l'on fut bientôt 150 réunis autour de la Mission. C'était le moment, pour la Providence, de me réserver la plus agréable des surprises.

Visite sensationnelle... Quel est cet évêque ?...

En effet, le 9 juin m'arrivait à l'improviste, à Franklin, S. E. Mgr Pierre FALLAIZE, coadjuteur de notre vénéré Vicaire apostolique, Mgr BREYNAT.

— Oh ! Monseigneur, que je suis donc content de vous voir ici ! Et Monseigneur, qui savait mon long jeûne, de me répondre avec un bon sourire : — Je ne

sais ce qui vous réjouit tellement... Est-ce ma personne ou le petit magot que je vous apporte ?...

— L'un... et l'autre, Monseigneur.

Et de déballer : un quartier d'orignal, des légumes en conserves, des galettes... et même des patates, oui, des pommes de terre authentiques !

— Là !... Voilà de quoi vous remplumer !

— Merci, merci, Monseigneur ! Que ne suis-je bon cuisinier pour mettre tout cela en valeur à l'occasion de votre bonne visite.

Mgr FALLAIZE, sacré depuis peu, avait voulu réserver pour le Grand Lac de l'Ours, son fief de jadis, sa première visite épiscopale. C'est sur les rives Nord-Est du Lac de l'Ours (Dease Bay) qu'après le massacre des Pères ROUVIÈRE et LEROUX et la mort tragique du Père FRAPSAUCE, il rencontra les premiers Esquimaux, et, parmi eux, les instigateurs du meurtre des Pères. C'est du Lac qu'il s'élança à leur suite dans le « Barrenland » (terre stérile, sans aucune végétation), bien décidé à les suivre partout et à disputer leurs âmes au démon.

Ce ne fut, vous n'en doutez pas, qu'au prix de bien des souffrances et de bien des dangers qu'il put enfin enregistrer quelques conversions et quelques baptêmes. Plus d'une fois, à deux doigts de la mort, il dut faire le sacrifice de sa vie. Par sa vertu et son abnégation, il força l'admiration de ces sauvages, sans foi ni loi. Un jour, l'un d'entre eux n'alla-t-il pas jusqu'à se camper, menaçant, devant lui, et lui dire :

— Tu n'as donc pas peur ?... Et si nous allons te tuer, comme nous avons tué les deux autres ?...

Bien simplement, sans paraître ému, le Père répondit :

— Pourquoi aurais-je peur ?... D'ailleurs, si vous me tuez, un autre père viendra prendre ma place, qui vous enseignera la même doctrine que je vous enseigne et qui vous redira ce que je vous dis et ne cesserai de vous dire tant que vous me laisserez en vie : « En vivant comme vous vivez, vous faites l'œuvre du diable contre le grand Esprit et vous travaillez à votre perte éternelle. »

C'est en souriant que Monseigneur lui-même m'a

conté ce petit trait qui en dit long. Il m'en voudra peut-être de l'avoir épinglé pour vous le livrer aujourd'hui : mais... je plaiderai !

Je profitai du passage de Son Excellence pour organiser de belles cérémonies le 12 juin. A la grand'messe solennelle, six enfants firent leur première Communion. Puis, le sacrement de Confirmation fut conféré à vingt-sept de mes ouailles. Vu les dimensions de ma « cathédrale » et l'affluence de nos braves chrétiens, il fallut bien escamoter quelques rubriques et en estropier d'autres. Mais cela n'a pas empêché la grâce de descendre ni le bonheur d'inonder les âmes.

Je vous laisse à penser si les dix jours que, Monseigneur et moi, nous passâmes ensemble dans l'intimité de ma petite maison-chapelle, furent de beaux jours ! Que de fois n'ai-je pas dit à l'Evêque-missionnaire, tandis qu'à nous deux nous faisions la popote ou que Son Excellence lavait la vaisselle :

— Ah ! s' « ils » pouvaient nous surprendre et voir notre bonheur !

Nous quittions ensemble la résidence de Franklin, le 19 juin, et, en traîne à chiens, s'il vous plaît ! C'est-à-dire que le lac était encore couvert de glace (en juin). A l'embouchure de la Rivière d'Ours, nous quittions le traîneau pour continuer en bateau plat (scow) jusqu'à Norman.

Comment on voyage sur le lac de mai à juillet

C'est en juillet seulement que le Lac de l'Ours, sans être totalement libre de glaces, est ouvert à la navigation. Pratiquement, d'ailleurs, la glace n'y disparaît jamais complètement d'un hiver à l'autre.

Fin mai, par suite de la température plus douce, il se forme çà et là dans la glace des crevasses qui vont s'élargissant et sillonnent le lac dans tous les sens. Comment alors effectuer les voyages ?... Dès le mois de mai, on remise les traîneaux ordinaires (carrioles), pour employer de longs traîneaux plats, à lisses, dans

le genre de ceux qu'on utilise dans les fermes de Belgique, mais sans ferrures, et plus allongés. Sur ce traîneau, on attache le plus solidement possible, avec des cordages, un canot. Dans le canot, on dispose au mieux, vivres, couvertures et tout le matériel nécessaire. On attelle les chiens, on les... chausse (mais oui, les chiens ont leurs petites chaussures pour empêcher la glace vive, en chandelles, de mettre leurs pattes en sang)... Et, en avant !

Une crevasse pleine d'eau se présente ?.... Sans s'émouvoir, on fait monter les chiens dans le canot, on pousse vigoureusement mais prudemment le tout à l'eau, on s'installe soi-même dans la barque, on rame ferme jusqu'au bord..., et le tour est joué. Là..., tout le monde descend ! Alors, on soulève légèrement la tête du canot, et les chiens n'ont plus qu'à tirer le traîneau-amphibie pour le sortir de l'eau et continuer la course sur la glace. A la prochaine crevasse on recommencera les manœuvres ! Enfin de station en station, on arrivera au terme. Remarquez que la glace, dans le cas qui nous occupe, reste solide jusque tout au bord de l'eau ; elle a même parfois deux mètres d'épaisseur. On peut donc s'y aventurer sans danger.

Nouvelles en Belgique... Norman s'enrichit.

Une semaine ne s'était pas écoulée depuis mon retour à Norman que S. E. Mgr Breynat, vicaire apostolique, nous arrivait. Nouveaux jours de joie, nouveaux jours de fête ! C'est le Père qui se retrouve au milieu de ses enfants. Il a tant à dire ; on a tant à lui raconter !

Pour comble de bonheur, le bon Frère Léopold Berens, de Turnhout, qui accompagne Monseigneur, m'apporte de Belgique et de ma chère famille des nouvelles toutes fraîches et... un gros paquet de « gâteries ». Mais les beaux jours passent vite !

En juillet (1932), un avion me dépose à Franklin, et de là, quelque temps après, je vogue, en schooner, vers l'est du Grand Lac jusqu'à Echo Bay, pays des

mines. Il y a là, en abondance, des minerais, encore peu exploités, contenant du radium, de l'or, du cobalt, du nickel, de la galène, etc. Le grand problème sera celui des transports.

... Je vois que mon journal s'allonge. Pour ne pas vous fatiguer à me lire, je passe sur les menus événements de mon séjour à Echo Bay, et sur les péripéties de mon retour à Norman en septembre. Un détail seulement. Durant ma longue absence, Norman a pris de l'importance... Voyez plutôt : une auto, deux mules, et ... un cochon. Mais à quoi sert la richesse ?... L'auto, dont le moteur servit à actionner la roue du bateau, reste sans usage, faute de route... Le cochon a trépassé depuis longtemps : on l'y a aidé. Quant aux mules, que les Indiens appellent « grands chiens », souhaitons-leur longue vie et bons services.

Et je passe d'emblée à mes dernières aventures.

Départ pour la terrible odyssée.

Dès les premiers jours de décembre dernier, je m'apprêtais à gagner le Lac et Franklin, pour y célébrer, comme les années précédentes, les fêtes de Noël, du nouvel an et de l'Epiphanie. D'avance, je me réjouissais. Mais l'homme propose et Dieu dipose.

Pour Noël du moins, je resterai à Norman. Le Père Supérieur (R. P. Houssais) étant grippé, je serai seul pour assurer le spirituel aussi bien que le temporel de la Mission. Soit dit en passant, notre Frère coadjuteur Marc, mort il y a deux ans, n'a pas été remplacé, et c'est bien dommage, car les Frères coadjuteurs, surtout en Mission, rendent de si grands services ! Tout de même, le surlendemain de Noël, le Père Houssais se trouve mieux. Vite je prépare ma traîne à chiens, et le lendemain, 28 décembre, à midi, je suis équipé pour le voyage. On se met en route pleins d'optimisme.

J'ai pour compagnon deux hommes de la police et leur interprète. Nous espérons bien pouvoir arriver à

Franklin la veille du nouvel an, mais encore une fois « l'homme propose ».

Depuis un mois et demi, à part quelques rares jours, le thermomètre s'était maintenu en dessous de 40 degrés sous zéro. Le jour de notre départ, il y avait 42 degrés ; et les jours suivants, le froid ne fit que s'accentuer. Néanmoins, jusqu'au soir du second jour de voyage (29 décembre), tout alla relativement bien..., sauf que le bout de mon nez a déjà son affaire réglée : il a été trop audacieux, la gelée l'a saisi... et tant pis, il fera peau neuve. Un nez remis à neuf... très joli !

Le troisième jour, notre train ralentit, et pour cause : plus de chemin !... Motif : nous sommes les premiers à passer là cet hiver. Force nous est de nous frayer un passage, raquettes aux pieds, à travers 70 centimètres de neige ! Deux de mes compagnons et moi marchons, l'un derrière l'autre, devant les chiens, afin de leur tasser la route. La tâche du premier de nous trois est particulièrement pénible, vous le devinez. Aussi, devons-nous prendre le poste alternativement.

Le quatrième de la troupe est un novice, non encore rompu à la gymnastique de la raquette : nous lui laissons la charge de marcher derrière les traînes et de les surveiller. Et nous marchons toujours, stoïques. confiants.

Au soir du 31 décembre, nous sommes très loin du but ! Il faut bien s'arrêter... et nous le faisons au milieu du Grand Maskey, plaine de 15 à 20 km. de long, autant de large, dépourvue de toute végétation. De loin en loin seulement émergent de maigres épinettes toutes rabougries et de pauvres saules pleureurs.

Combien de kilomètres encore d'ici Franklin ?... Soixante peut-être ou davantage. Comment le saurions-nous exactement ?... puisque, à dire vrai, nous ne savons pas de façon certaine où nous posons... Bel et bien, nous sommes égarés dans la solitude nordique. Campons sur place !

Tandis que deux de mes compagnons préparent le campement, je pars avec l'autre à la recherche de la bonne piste. Nous la retrouverons peut-être : quelques

branches brisées, quelques rares entailles à la hache, mais brunies par le temps et qu'on ne peut voir qu'en secouant le givre qui les recouvrent, tels sont les seuls indices d'une piste indienne..., les seuls « poteaux indicateurs » de nos vastes étendues.

Longtemps nous rôdâmes, à droite..., à gauche. Enfin, nous trouvons. Tout heureux, nous regagnons le camp, qui fume là-bas, dans le lointain. Quel bon repas nous attend, tout chaud ! Une bonne tasse de thé, un excellent bifteck ... d'orignal, des haricots ! Menu princier. Pensez si on lui fit honneur ! Aussi, rien n'en resta. Mais, c'est la veillée du nouvel an. Les choses vont-elles se passer sans aucun éclat ?... On le dirait. Enroulés dans nos couvertures, nous nous tenons côte à côte. Le feu va s'éteindre, et le froid nous pénètre de plus en plus.

Alors, je commence à fredonner le cantique si touchant : « O bonne Mère du Missionnaire »... Puis, prenant ma voix des grands jours, j'entonne résolument : « It's a long, long way to Tipperary... ».

Cette fois, le branle est donné, c'est un ensemble magistral. Tous s'en donnent à pleins poumons. S'il y avait des lièvres aux alentours, je parie qu'ils se sont enfuis chez le pharmacien d'en face.

Que de fois il faut rire pour ne pas sangloter ! Vrai, ce soir du 31 décembre 1932, nous sentions le besoin de réagir, de nous égayer, de faire du bruit, beaucoup de bruit pour comprimer nos sentiments et décharger néanmoins nos cœurs sans que rien en parût.

Le lendemain, 1er janvier, de grand matin, on s'empresse de déguerpir, non sans s'être souhaité mutuellement : « Happy new year, Bonne Année ! »

A sept heures du soir, il ne reste plus que 25 kilomètres à franchir : presque une bagatelle ! Le but n'est donc plus éloigné. Demain, au petit jour, nous y serons. Et nous allions nous arrêter pour camper quand, ô surprise, nous tombons sur un chemin fraîchement battu. Hip, hip, hourra ! »

Unanimement, nous décidons aussitôt de poursuivre

sans désemparer jusqu'à Franklin. Si tard que nous arrivions, nous retrouverons du moins un toit pour nous abriter. Oh ! la belle et réconfortante perspective !... Marche !...

Une fois sur la piste battue, nos chiens se sont mis à flairer, à droite, à gauche, comme pour bien s'assurer qu'ils ne rêvaient pas. Du coup, ils en ont dressé la queue en panache, et sont repartis brillamment au pas accéléré.

Hélas ! à la sortie du bois un sinistre malfaiteur nous attend. Le « blizzard », vent meurtrier qui balaie la neige et emporte tout, est de nouveau dans toutes ses furies. Plus traces de chemin. Parti notre enthousiasme, brisé notre élan !

« Bas-blanc » est en tête de la caravane. « Bas-blanc » est ce qu'on peut appeler un chien intelligent, pour autant que l'épithète puisse convenir à un chien. Pardon d'avoir oublié, jusqu'ici, de vous présenter « Bas-Blanc ». C'est un de mes fidèles coursiers, c'est même mon meilleur, mon leader, mon chien de tête, belle bête noire aux pattes blanches, d'où son nom.

Mais « Bas-Blanc », malgré toutes ses qualités de bon chien, tiendra-t-il à la piste en dépit de l'obscurité et de la tempête ?...

— Peu importe, me disais-je, il connaît Franklin, et, par chemin battu ou autrement, il ne me manquera pas de m'y conduire.

Un quart d'heure se passe. Un doute me prend.

— Wô ! J'arrête mes coursiers et je file à l'arrière demander à Fred (l'interprète) s'il croit mon chien dans la vraie direction.

— Je crois qu'il tire trop à droite, me répond-il.

C'est ce que je pensais moi-même, d'ailleurs... Mais la suite nous apprendra que « Bas-Blanc » avait raison et que nous avions tort.

— Dia !... Bas-Blanc !... Bas-Blanc obéit, mais en geignant. Bientôt nous débouchons sur le Lac. C'était prévu. Mais, de nouveau, Bas-Blanc oblique à droite.

— Dia !... Bon serviteur, « Bas-Blanc » obéit encore. mais toujours en geignant.

Et moi, de guerre lasse, je m'étends sur ma charge pour me protéger du blizzard qui, impitoyable, m'englaçonne les yeux et me gèle la figure. A un moment, je m'aperçois que « Bas-Blanc » ralentit, et, sans regarder, je lui crie : « Marche Bas-Blanc ! »

Mais Bas-Blanc s'arrête et, au même instant, ma traîne, sous l'assaut de la rafale, pirouette en tête-à-queue sur la glace vive. Je me lève rapidement, prêt à secouer mes braves bêtes pour les relancer dans le désert de neige.

Stupeur ! Que vois-je ? « Bas-Blanc » comme figé..., tout au bord de la « mare », c'est-à-dire de l'effroyable abîme que sont les eaux mugissantes réfractaires à la gelée.

Devant le gouffre le pauvre chien gémit et pleure, tandis que de la « mare », comme d'une immense chaudière, s'échappent des tourbillons de vapeurs noirâtres qui montent d'abord puis glissent, vertigineux, emportés par le vent.

Musique infernale !... Sifflement de la tempête, mugissement des flots qui roulent en cascades, cris plaintifs de mes chiens.

Sous mes pieds, sous mon attelage, la couche de glace, qui s'est amincie progressivement à mesure qu'on approchait du gouffre, est devenue un effroyable danger. Le moindre mouvement vers l'avant et cette glace se brise pour nous engloutir à tout jamais.

Je me tiens là, cramponné à ma traîne, un instant interdit et comme muet d'épouvante. Que faire ? L'inspiration ne se fait pas attendre. Une courte et fervente invocation : « Mon Dieu, aidez-moi... ». Puis, de ma voix la plus douce : Venez ici, Bas-Blanc !

Et « Bas-Blanc », gentiment, presque joyeux, de faire demi-tour. Sans l'attendre et tandis qu'il s'en vient vers moi, instinctivement je fais demi-tour moi-même.

A petits pas, retenant mon souffle sans heurt, je fuis le gouffre béant. Et quand je me sens sur la glace solide, je respire enfin, mes nerfs se détendent quelque peu. Je suis sauvé !

Bien vite, je rejoins mes compagnons, arrêtés à quelques mètres de mon attelage, hors du danger. Ils s'étaient rendu compte du péril que je courais, mais sans rien pouvoir tenter pour me secourir. S'avancer vers moi, c'était risquer de faire céder la glace sous un poids trop lourd. Anxieux, haletants, ils ne pouvaient que m'attendre. Quand, enfin, je fus près d'eux :

— Père, vous avez bien failli !...

— Oui..., boire un bon coup, répondis-je.

Ce n'est que le lendemain, quand ils me rappelèrent ma boutade, que cette réponse humoristique nous amusa.

La nuit d'agonie par 50 degrés sous zéro.

D'ailleurs, nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Une question angoissante se pose. Vous la devinez... « Où sommes-nous ? » ... Impossible de nous orienter. Faut-il continuer à marcher ? Mais dans quelle direction ? Encore une fois, Seigneur, venez à notre aide ! Je propose à mes compagnons d'aller camper sur les bords du Lac. Là, du moins, nous trouverons assez de neige pour nous creuser un abri.

— La terre ne doit pas être bien loin, leur dis-je. Attendez-moi ici, et criez de temps en temps. Je vais voir ! Et je pars, en effet. Mais à peine ai-je fait quelques pas que j'entends un appel pressant.

— « Father, Father, come ! » ... Père, Père, venez !...

Mes hommes s'étaient sans doute concertés. Je reviens et je demande :

— Eh bien, qu'y a-t-il ?...

Non, je n'oublierai jamais le ton plein d'angoisse que prit la voix du caporal pour me dire avec une insistance toute fraternelle.

— Restez ici Père... Restons ensemble.

Docile, j'abandonnai mon projet. D'ailleurs, les éléments sont toujours démontés. Force nous est donc, en cette soirée du 1er janvier, de camper sur la glace à ciel ouvert et d'attendre avec résignation que l'épouvantable poudrerie prenne fin. Vite à l'œuvre.

Je dispose mes chiens en demi-lune autour de ma traîne. Au centre, sur la glace, je déroule mes couvertures et, prestement, sur cette couche sommaire, je m'étends pour me reposer. Toute l'opération n'a pas duré deux minutes.

D'un côté, le plus terrible, ma traîne me protège contre le fougueux blizzard : le gros de la tempête passera par-dessus ma tête. De l'autre côté, mes chiens qui ne tardent pas à venir se blottir contre moi, me fourniront une part bien précieuse de leurs calories. A la garde de Dieu ! La consigne rigoureuse est de ne pas dormir. Qui donc se réveillerait ? Affreuse nuit ! Nuit d'agonie !... Et de quoi demain sera-t-il fait ? De longs frissons qu'il est impossible d'arrêter, impossible de maîtriser, me courent par tous les membres, me secouent tout entier, Mes dents claquent désespérément.

Instinctivement, je sors mes mains de mes mitaines ; mes doigts sont engourdis et si fort, que je me mets à les mordre éperdument pour les réveiller. « Mon Dieu, soyez avec nous jusqu'au bout ! Sauvez-nous... Mon Jésus, je vous offre mes souffrances. Acceptez ces étrennes de votre missionnaire. Oui, ce sont mes étrennes. Faites-en bénéficier les âmes qui m'ont été confiées et aussi tous ceux que j'aime et que j'ai quittés pour répondre à votre appel ! »

Que font-ils chez nous là-bas, au village natal, à cette heure ?... Peut-être qu'en ce moment même ils se demandent où je suis... et ce que je fais... Ah ! s'ils savaient !... Mais non ! mieux vaut qu'ils ignorent. Plus tard, ils sauront. J'écrirai, si toutefois... La famille, chez nous, tout là-bas !... Oh ! les belles et chaudes réunions du jour de l'an ! Les belles et chaudes soirées de « chez nous » !

Dans mon gîte improvisé, si froid et si dur pourtant, tel fut le vol de mes pensées. L'avouerai-je ? Mes larmes ont jailli longtemps. Longtemps, et je n'ai rien fait pour les retenir. Comme les souvenirs qui les avaient provoqués, elles m'ont fait du bien et elles m'ont réchauffé.

Deux heures du matin, trois heures et demie, quatre heures. Péniblement les heures passent qui semblent des siècles. Parfois, je risque un œil dehors. La poudrerie fait toujours rage.

Enfin, vers dix heures du matin, 2 janvier, légère accalmie.

Joie folle de la délivrance.

Cette fois, je ne me trompe pas !... Là-bas, ce sont les nuages de vapeur vomis par la « mare », de l'autre côté, les bords du lac que nous avons franchis, hier soir. Une fervente prière de reconnaissance ! Puis, un feu de joie..., c'est-à-dire une bonne pipe. En la bourrant, je me rends parfaitement compte que mes doigts sont cuits ou gelés, l'effet est à peu près pareil. Mais peu m'importe ! Je vis, c'est l'essentiel. Je vis... Oh ! le bonheur de vivre. De joie, j'ai hâte de me lever et de courir pour bien m'en convaincre.

— Hello !... Freddy, Jemmy, Billy !...

— What ?... Quoi ?

— Have a smoke !... Allumez votre pipe !

Je les entends rire sous leurs couvertures.

— Père, vous savez où nous sommes ? Allons-nous bientôt partir ?

— Oui, oui, ça va. Attendez quelques instants encore. Au signal que je donnerai, vous vous lèverez comme un seul homme pour déguerpir au plus vite, car il fait terriblement froid. Ne prenez pas la peine de ficeler vos traînes. Franklin n'est pas bien loin.

Quelques instants plus tard, le branle a été donné. Tableau des plus pittoresques. Quatre traînes qui glissent, rapides, sur le Grand Lac de l'Ours, non loin du Cercle polaire. Quatre hommes nerveux, qui courent sans reprendre haleine comme des évadés de prison, s'agitent et gesticulent, comme des lunatiques, des fous en excursion.

A onze heures et demie, nous étions à Franklin. Enfin !.. *Deo gratias !*... Quelle détente !... Quelle satisfaction ! Voyons le thermomètre. Il marque, tout bonnement 50 degrés centigrades sous zéro.

Et maintenant, un petit bilan. Tout compte fait, j'ai le nez gelé sur toute sa surface (ce qui n'est pas peu dire). Gelées aussi les joues, une oreille et la nuque. Gelés enfin dix doigts seulement de mes deux mains. Dégâts plutôt superficiels d'ailleurs.

Mes compagnons ne sont pas logés à meilleure enseigne. Bref, nous faisons tous belle figure.

Dès mon arrivée à Franklin, les Indiens se mettent à me gâter. Sans attendre que j'en exprime le désir, ils se chargent avec émulation de tout travail auquel se refusent mes mains.

Je n'avais plus moi-même qu'à patienter et laisser à Dame nature le temps de me refaire une peau.

Jemmy et Dick : religieuses étrennes.

Le 4 janvier... Il est sept heures du soir.

— Hello ! Jemmy...

Jemmy est venu me faire visite. C'est maintenant, et plus que jamais, un de mes amis, joyeux et bon compagnon.

— Père, vous le savez, je suis protestant. Puis-je vous demander une partie de votre temps, de vos soirées, pour m'instruire de la religion catholique et aider à ma conversion ?...

Vous devinez ma réponse. Je lui ai serré la main aussi fort que je le pouvais et, de voir, de sentir ma joie, mon émotion, quelques larmes sont venues discrètement lui mouiller les paupières.

Les âmes s'enfantent dans la douleur. Peut-être coûtent-elles un peu plus ici qu'ailleurs. Elles n'en sont que plus précieuses et plus chères à nos cœurs.

Et si parfois, à l'exemple de notre divin Maître et Modèle Jésus, nous avons, nous aussi, notre petit Calvaire à gravir, quelle joie, en échange, de cueillir notre part des fruits de la Rédemption ! Quelle suprême récompense de pouvoir glaner, çà et là, sur les terres glacées des régions boréales, quelques épis bien mûrs que les souffrances dues à la solitude, au froid, aux tempêtes, ont

fait pousser et s'épanouir, et de les offrir, ému, en précieuses étrennes au Maître de la moisson. *Domine, non sum dignus...*

Et c'est à tout cela qu'après le départ de Jemmy, en ce soir du 4 janvier 1933, seul en mon gîte de Franklin, sur les bords du Grand Lac, je songeais avec actions de grâces. Qu'il est de fécondes méditations, et que cela fait du bien, parfois, de songer en son gîte !

Une prière pour Jemmy, s'il vous plaît : je la demande à toutes les âmes pieuses qui me liront. Que Dieu achève de l'éclairer, qu'il lui prodigue sa grâce avec surabondance ! Nous, prêtres, nous ne sommes que des instruments. Des prières, s'il vous plaît, pour que la grâce conquérante couronne notre ministère ! Je recommande aussi à votre sollicitude un autre jeune homme de mon petit cercle, un Anglais, Dick, le traiteur.

Ces braves enfants de 20 à 22 ans sont venus dans le Nord un peu par goût d'aventures. Dans un an ou deux, ils seront repartis vers la civilisation. Puissent-ils emporter des « Pays d'En Haut », avec le souvenir de leurs souffrances, la paix religieuse du cœur et de la conscience, au sein de la vraie foi !

Et maintenant... la finale.

Je coupe court à mon bavardage et vous donne, le plus succinctement possible, les grandes lignes de mon journal de route, de janvier à mai de cette année 1933. Le 7 janvier, je rentrais à Norman. Retour calme, pas de tempête et d'aventures : quelle différence avec l'aller ! En février, visite d'un camp indien, à 40 kilomètres de Norman. Retour à Norman.

Le 27 février, nouveau départ de Norman, vers Echo Bay, pays des Mines : distance, 500 km. Halte pendant quatre jours à Franklin. De là, en compagnie d'un jeune Indien, départ pour la traversée, en traîneau, du Grand Lac de l'Ours, dont l'étendue, je vous le rappelle, est plus vaste que celle de la Belgique.

Toujours en route vers Echo Bay, le 7 mars, jour où vous aviez le bonheur de posséder, à Ferrières, notre

bien-aimé Père Mgr BREYNAT, et le R. P. HERMANT, nous faisions la traversée de Keith arm (70 km.) et dînions sur la glace.

Les 10, 11 et 12 mars, deux jours et deux nuits sur une petite île, aux prises avec la fatale bourrasque. Enfin, le 15 mars, arrivée à Echo Bay où, pendant plus de trois semaines, j'exerçai le saint ministère parmi les Blancs et les Indiens des alentours. Tout d'abord, visite des camps miniers, assez proches. Ensuite, visite des camps indiens : l'un à 30 km., un autre à environ 45 km., et le troisième à 120 ou 130 km. de Cameron Bay. Tous, Blancs et Indiens, m'ont donné bien des consolations pour lesquelles je ne saurais trop remercier Dieu.

Aux jours libres, mon boy et moi nous partions dans la forêt. Pas pour chercher des nids, certes, mais pour travailler ferme. Nous avons abattu, ébranché et ramené chez nous quatre-vingts grosses épinettes (arbrès résineux du pays) qui, en été, feront les murs de notre première résidence-maison d'Echo-Bay.

Le Jeudi saint, nous rentrions à Franklin. Et, après les fêtes de Pâques, je regagnais Norman, mission centrale, d'où je vous écris ce 9 juin.

Bien chère famille, je vous le demande en terminant : si je vous ai fait, au long et au large, le récit de mes misères, ne m'en plaignez pas, mais demandez plutôt pour moi au bon Dieu plus de force, plus de patience et toutes les vertus qui doivent constituer l'apanage du religieux missionnaire.

Peu importe le reste ! N'ayez d'ailleurs aucune inquiétude au sujet de ma santé. Je me porte comme un charme. Si rigoureux qu'il ait été, l'hiver 1932-1933 ne m'a pas empêché de franchir, en l'espace de quatre mois, la distance déjà respectable de deux mille kilomètres, et cela, non pas à cheval ou en voiture, mais en raquettes et en traîneaux à chiens.

Vive le Nord et ses heureux habitants !

Alfred GATHY, *O. M. I.*

(Norman, 9 juin 1933.)

(Tiré du journal *La Libre Belgique*, juillet 1933.)